Le concierge de la République : réfractions francofuges chez Patrice Nganang

Le concierge de la République : francofuges refractions in Patrice Nganang's work

Valentina **Tarquini**
Università degli Studi di Roma Tre – ROR: 05vfodg29
valentina.tarquini@uniroma3.it – ORCID: 0000-0001-8651-0754

RÉSUMÉ

Cette étude s'inscrit dans la production récente de Patrice Nganang (2018-2022) qui rend compte d'une écriture de plus en plus engagée dans la dénonciation de la crise dite anglophone qui sévit le Cameroun depuis 2017. Nous nous concentrons en particulier sur *Mboudjak ou les aventures du chien-philosophe* (2022) qui reprend la figure du chien-narrateur déjà connu dans *Temps de chien* (2001) ainsi que le langage non conventionnel *de la rue* faisait irruption en littérature. Après avoir illustré quelques changements linguistiques repérés du français camerounais dans *Mboudjak*, nous nous proposons de montrer que la langue à base française se pidginise en signe de résistance à l'hégémonie francophone du pouvoir central. La langue composite devient donc l'observatoire de l'histoire camerounaise en cours et se fait arme politique sous la loupe et la vigilance du « concierge de la République », soit l'énonciateur pluriel que l'écrivain incarne, en faveur de la Deuxième République qui, des vœux de l'auteur, ne pourra qu'être fédérale.

MOTS-CLÉS

Nganang, chien-philosophe, francofuge, crise anglophone, Cameroun, pidgin

ABSTRACT

This study refers to Patrice Nganang's recent body of work (2018-2022), which reflects a writing style increasingly committed to denouncing the so-called Anglophone crisis that has afflicted Cameroon since 2017. My focus is particularly on *Mboudjak ou les aventures du chien-philosophe* (2022), which revives the figure of the dog-narrator already introduced in *Temps de chien* (2001), as well as the unconventional street language breaking into literature. After illustrating a few linguistic shifts observed in Cameroonian French in *Mboudjak*, I aim to show that the French-based language becomes pidginized as a form of resistance to the Francophone hegemony of the central government. This composite language thus becomes a lens through which the ongoing history of Cameroon is observed. It transforms into a political weapon under the scrutiny and vigilance of the "concierge de la République" – a plural enunciator embodied by the writer himself – in favour of a Second Republic which, according to the author's vision, can only be federal.

KEY-WORDS

Nganangs, dog philosopher, francofuge, Anglophone crisis, Cameroon, pidgin English

PONTI/PONTS
langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964
n. 25, 2025
doi : 10.54103/2281-7964/29789

Citation :
Valentina Tarquini, « Le concierge de la République : réfractions francofuges chez Patrice Nganang », *Ponti/Ponts*, n. 25, 2025, pp. 135-152.

Submitted: 05.07.2025
Accepted: 05.11.2025
Published: 13.02.2026

Diamond Open Access &
Double-Blind Peer-Reviewed

Licensed under a Creative Commons
Attribution-ShareAlike 4.0 International

Introduction

Dans le cadre sociopolitique actuel de l'Afrique dite francophone, où la France se voit rejetée au Sahel et le discours anti-français se propager, la langue apparaît comme le réceptacle de sentiments contradictoires et de formes de résistance à l'encontre des entités politiques perçues comme néocoloniales ou françafricaines. Le cas du Cameroun est particulier à plus d'un titre. La pluralité des langues nationales et la diversité culturelle sur l'ensemble du territoire s'accompagnent d'une cohabitation complexe entre deux langues co-officielles marquées par l'impérialisme d'antan qui distingue une zone francophone, majoritaire et dominante, d'une zone anglophone minoritaire qui se dit marginalisée par l'État.

Patrice Nganang restitue les tensions et les enjeux de cette communauté de locuteurs diversifiée dans ses derniers écrits où le Cameroun des années récentes se donne à voir comme l'observatoire d'une hybridation langagière politiquement connotée et *francofuge*. Entendons par ce terme un concept suffisamment large, comprenant plusieurs disciplines, qui désigne le mouvement de répulsion par rapport au projet originaire d'une politique linguistique annoncée (ici, le bilinguisme officiel ayant cédé le pas à une tendance centralisatrice de la langue française pour le maintien de l'hégémonie politique). L'intérêt de cette démarche interdisciplinaire, qui a pu se traduire, en histoire politique, par le modèle de la *fugipétie*[1], est tributaire des avancées que Jean-Marie Klinkenberg a développées à partir du modèle centre-périphérie(s) en termes de 'logiques centripètes' et 'forces centrifuges'[2]. Il consiste, en particulier, à observer l'écart existant entre les propos formellement affichés et les réalités sociales telles qu'elles se déploient dans les milieux informels ou non reconnus par les institutions. L'écriture de Patrice Nganang offre le terrain idéal à la manifestation du langage non conventionnel. Elle illustre les transformations des variétés du français et ouvre de nouvelles pistes de réflexion sur le potentiel de la langue d'écriture et de sa fonction littéraire.

Si l'on a pu apprécier chez Patrice Nganang la réécriture des langues composites ou hybrides au Cameroun dans *Temps de chien* (2001), la production récente, allant de 2018 à 2022, rend compte d'une écriture davantage engagée dans la dénonciation de la crise dite anglophone. Nganang se fait témoin de la répression qui se propage dans les deux régions anglophones du pays depuis 2017[3]. La réflexion

[1] Serge Miville, Alban Bargain-Villéger, « Vers un modèle 'fugipétique' : francofugies et francopéties en France et au Canada », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 26, n. 1, 2017, pp. 163-169 : p. 164-165.

[2] Si Jean-Marie Klinkenberg n'a pas élaboré une théorie de la domination linguistique basée explicitement sur le concept de « francofuge », il a néanmoins analysé ces forces opposées (centripètes et centrifuges) dans la perspective de la langue comme objet politique en ce que le français hors de l'Hexagone est contraint de négocier sa légitimité. Sur les politiques linguistiques contre le « centralisme », voir Jean-Marie Klinkenberg, *La langue dans la cité. Vivre et penser l'équité culturelle*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2015, pp. 131-156.

[3] À l'origine de la répression, devenue conflit armé, dans les deux régions du Nord-Ouest et du Sud-Ouest (NOSO), les revendications d'avocats et d'enseignants qui, dès fin 2016, demandent le respect de la *common law*, selon la juridiction anglo-saxonne, et du General Certificate of Education (GCE). Ils s'opposent à une sorte d'apartheid structurel existant depuis que la 'République *unie* du Cameroun' – ancienne 'République *fédérale* du Cameroun' jusqu'en 1972 – est devenue, en 1984, sous Paul Biya 'République du Cameroun', perdant l'épithète 'unie' et rejoignant finalement la dénomination du Cameroun français d'avant l'Indépendance. Une répression sanglante s'est normalisée à travers le déploiement des forces spéciales de l'État ciblant les groupes séparatistes du pays et engendrant, de ce fait, une guerre civile communément désignée sous le nom de « crise anglophone ».

sur la langue y occupe une place cruciale car la population de cette zone est en bonne partie bamiléké, ce qui entraîne une réflexion politique sur l'histoire sociale qui dépasse le cadre strictement linguistique. Le mot « Bamiléké », Nganang nous le rappelle, « n'existe dans aucune des langues des peuples qui sont ainsi désignés »[4], signalant d'emblée le drame réduit au silence d'une population stigmatisée dans lequel la nouvelle catégorie des « Anglophones » trouve sa généalogie. Dans *La recette du porc. Essai sur l'amour-haine du Bamiléké* (2020), Nganang avance une lecture des impensés du tribalisme d'État[5] au Cameroun, soit un système politique qui pratique l'exclusion sur une base identitaire. Il entend montrer la genèse d'une *bamiphobie*[6] exacerbée par le triomphe sur la scène politique de Maurice Kamto, le principal opposant de Paul Biya aux élections présidentielles de 2018. Cette exclusion politique se sert d'un langage stigmatisant – en français – qui frappe « le Grand Ouest », car la parcellisation en trois régions apparentées (l'Ouest, le Sud-Ouest et le Nord-Ouest) relève d'une logique de l'administration qui est moins linguistique que politique.

Dans le roman *Mboudjak ou les aventures du chien-philosophe* (2022), le cadre reste l'environnement urbain jadis choisi pour *Temps de chien*, actualisé à l'époque de la libération de Maurice Kamto en octobre 2019[7]. La nouvelle situation sociopolitique fait que les personnages de *Temps de chien* – Massa Yo et sa famille – se déplacent de Madagascar, sous-quartier de plus en plus dégradé de Yaoundé, pour s'installer dans le quartier résidentiel de Santa Barbara, où le pidgin-English fait irruption dans le contexte urbain des rescapés anglophones du NOSO (Nord-Ouest et Sud-Ouest) se réfugiant dans les grandes villes du pays, qui sont francophones. Le choix de Nganang d'introduire massivement le pidgin-English dans son écriture nous semble suggérer la plus profonde des rébellions, celle qui s'opère à travers la langue, contre le symbole du pouvoir central qu'incarne la langue française. En nous appuyant, dans un premier temps, sur l'outillage fourni par la linguistique des interactions sociales (Gumperz, Gadet) au vu des études sur l'appropriation du français au Cameroun (Féral, Fosso, Nzessé, Ntsobé, Biloa et Echu, Zang Zang, Feussi), nous essaierons de montrer que dans *Mboudjak* la mise en scène du français vernacularisé et l'abandon progressif du standard français en faveur des variétés de l'anglais et des langues nationales visent un objectif politique de l'écrivain, à savoir visibiliser les revendications d'une minorité (paradoxale) au Cameroun. L'appréciation de la variation linguistique dans le périmètre romanesque, qui balise le corpus, et de son évolution dans l'économie du roman sert de levier pour évaluer l'écart inscrit dans le texte avec la langue du pouvoir en place, perçue comme répulsive de par sa symbolique centralisatrice. Pour ce faire, nous nous situerons, ensuite, dans le cadre théorique des études sur la responsabilité énonciative (Rabatel) et de la représentation auctoriale en discours pour tenter de dégager la fonction littéraire d'une figure d'auteur qui se manifeste de manière plus au moins ostentatoire. Notre objectif sera finalement de montrer qu'à travers les désignations anti-conventionnelles de « chien-philosophe » dans le texte (*Temps de*

[4] Patrice Nganang, *La recette du porc. Essai sur l'amour-haine du Bamiléké*, Dakar-Le Plessis Trévise, Teham/NENA, 2020, p. 6.
[5] *Ibid*., p. 14.
[6] *Ibid*., p. 111.
[7] Maurice Kamto avait été arrêté et incarcéré avec d'autres adhérents du MRC (Mouvement pour la Renaissance du Cameroun) en janvier 2019 après les contestations qui ont suivi les résultats des élections présidentielles d'octobre 2018.

chien et *Mboudjak*) et de « Concierge de la République » dans le paratexte de la production récente (2018-2022), Nganang subsume le destin militant de celui qui doit mettre à mal la langue du pouvoir à travers une écriture *francofuge* pour, en fait, sauver la langue commune du piège de l'élitisme d'État.

Retour sur le français camerounais dans l'écriture de Nganang

L'hybridité langagière chez Patrice Nganang reflète assez fidèlement le contexte sociolinguistique camerounais en milieu urbain, largement étudié depuis plusieurs décennies par de Féral (1979, 1994), Nzessé (2009), Zang Zang (2018), notamment à travers des enquêtes sur le camfranglais conduites par Fosso (1999), Ntsobé, Biloa et Echu (2008) aussi dit francanglais, comme le rappellent Feussi (2008) et Féral (2012). Ce milieu est fortement marqué par les interférences non hiérarchiques entre des variétés du français et des vernaculaires, tant les langues se côtoient au quotidien[8]. Bien que ces variétés relèvent principalement du registre mésolectal et basilectal – respectivement la variété intermédiaire et la plus éloignée de la norme linguistique – leur observation doit dépasser le cadre du mélange et de l'alternance codique, en raison des nombreux phénomènes de relexification et des modifications morphosyntaxiques (troncation, verlanisation, réduplication, entre autres) qui contribuent à codifier un langage réservé aux initiés, tel que le camfranglais. La place de ces parlers urbains est d'une grande importance pour notre propos dès lors qu'ils sont issus du contact entre langues périphériques : « c'est le français périphérique qui entre en contact avec l'anglais périphérique et la périphérie des autres langues camerounaises qui donne le camfranglais »[9]. Nous comprenons, de ce fait, l'ampleur d'un projet littéraire défendant, d'une part, une résistance à la « glottophagie »[10] des vernaculaires exercée par le français comme langue officielle et *de facto* langue d'État et, d'autre part, une stratégie francofuge qui consiste à mettre en avant les langues périphériques les plus éloignées du français telles que les langues nationales – le medumba, en l'occurrence – et le pidgin-English, de plus en plus présents dans *Mboudjak*.

L'analyse des interactions orales dans *Temps de chien*, le deuxième roman de la trilogie des sous-quartiers[11], montre que Patrice Nganang reproduit le libre cours des conversations entre les personnages du quartier populaire de Madagascar tout en créant de nouveaux mots inspirés des pratiques langagières locales[12]. Le français parlé au Cameroun dont il est question dans le roman se caractérise, entre autres, par l'extension lexicale. Le glissement sémantique par métonymie concerne différentes catégories grammaticales, aussi bien dans des lemmes que dans des locutions : en plus

[8] Françoise Gadet, *La variation sociale en français*, Paris, Ophrys, 2007, pp. 113, 129.
[9] Paul Zang Zang, « Du français en Afrique au(x) français d'Afrique : quel(s) parcours ? » in Oreste Floquet (dir.), *Aspects linguistiques et sociolinguistiques des français africains*, Roma, Sapienza University press, (« Studi e ricerche »), 2018, p. 12, n. 18.
[10] Ce concept désignant l'absorption d'une langue par une autre dominante est de Louis-Jean Calvet, *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974.
[11] Le premier étant *La Promesse des fleurs* (1997) et le troisième *La Joie de vivre* (2003).
[12] Cf. Aurélie Lefebvre, « La parole des sous-quartiers dans *Temps de chien* de Patrice Nganang : thématisation et représentation du plurilinguisme urbain », *Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest*, n. 2, 2007, pp. 159-174.

des lexèmes *mange-mille*[13] (policier corrompu), *deuxième bureau* (maîtresse), *parlement*[14] (bavardage), s'opère un réinvestissement sémantique des adverbes et d'autres particules employées en guise de mise en relief recensés dans *Mboudjak* :

1 - *seulement* postposé :

1a - « Tu vas nous tuer seulement » (*MC* 12)

1b - « Le savait-il seulement » (*MC* 219)

2 - *même* postposé, souvent doublé :

2a - « Prof de quoi même » (*MC* 169)

2b - « À ngola même-même » (*MC* 107)

3 - les particules adverbiales *-ci* et *-là* précédées du nom :

3a - « le père-là » (*MC* 13)

3b - « Le père-ci, pourquoi tu es comme ça ? » (*MC* 18)

3c - « vos histoires-là » (*MC* 30)

4 - les interjections :

4a - « Wèèèè, Mama Mado, tu exagères, nor ? » (*MC* 41)

4b - « Que, wèèèè [...] on va faire comment alors ? » (*MC* 231)

4c - « Wèèèè, menzui li, ou ghe jou ne tchoup ou tchoup (*MC* 346) [« Wèèèè, la femme-ci, (si) tu as quelque chose à dire, dis-le »][15]

4d - « Écoute-moi un peu, nor » (*MC* 328)

Cet extrait d'un échantillon plus étendu atteste la valeur phatique des variations à l'oral dont les transcriptions contribuent à élucider le travail de l'écrivain sur le statut du français camerounais en littérature. Les adverbes *seulement* et *même* assument une fonction emphatique lorsqu'ils sont postposés dans la phrase (1a, 1b, 2a), surtout quand *même* est doublé[16] (2b) pour insister sur l'objet désignés (« à ngola [Yaoundé] précisément »). Les particules adverbiales *-ci* et *-là* rattachées au substantif par trait d'union renforcent le nom antéposé en guise de jugement, parfois pour exprimer un reproche ou un sentiment de mépris (3a, 3c). Contrairement à l'usage standard du français, ces adverbes de renforcement ayant une fonction polyvalente[17], ne requièrent pas que le nom soit précédé d'un déterminant démonstratif, tout comme ils n'expriment pas le degré de proximité physique. Dans le corpus étudié, comme dans d'autres français d'Afrique, ils signalent un marqueur d'immédiateté (spatial ou

[13] Patrice Nganang, *Temps de chien*, Paris, Le Serpent à plumes, 2001, p. 73. Dorénavant *TC*, suivi du numéro de page.

[14] Patrice Nganang, *Mboudjak ou les aventures du chien-philosophe*, Dakar-Le Plessis Trévise, Teham/NENA, 2022, p. 229 [version kindle]. Dorénavant *MC*, suivi du numéro de page.

[15] Nous traduisons.

[16] Le redoublement d'adverbes tels que *même* est largement attesté en pidgin-English camerounais également. Cf. Carole de Féral, « Ce que parler pidgin veut dire. Essai de définition linguistique et sociolinguistique du pidgin english camerounais », in Gabriel Manessy, Paul Wald (dir.), *Plurilinguisme : normes, situations, stratégies. Études sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan, 1979, pp. 41-42.

[17] Laurain Assipolo, « Le morphème polyfonctionnel *là* en français d'Afrique et du Cameroun », in Oreste Floquet (dir.), *Aspects linguistiques et sociolinguistiques du français africain*, Roma, Sapienza University press, (« Studi e ricerche »), 2018, pp. 162-169.

temporel) et de co-construction de l'espace discursif[18] ; alors que, dans les cas cités, ils indiquent plutôt l'attitude évaluative du locuteur : lorsqu'il emploie *-là* – 3c « vos histoires (qui ne me concernent pas) », 3a « le père-là » pour désigner Biya sans le nommer –, le locuteur garde ses distances, alors que l'emploi de *-ci* exprime une marque de proximité affective pour susciter la participation (3b) ou la compassion (4c « la femme-ci », calque du medumba, soit « ma chérie ») par une mise en présence. Les interjections (4) contribuent de manière significative à l'extension sémantique surtout par l'effet de l'intonation. Selon le contexte, *wooo* ou *wèèèè* peuvent exprimer l'exclamation (4a), l'inquiétude (4b) ou l'empathie (4c). La particule postposée *no-o* ou *nor* (4a), comparable à la négative affirmative *n'est-ce pas* ou *voyons*, assume une valeur emphatique et phatique dans le but d'attirer l'attention (4d) à l'instar de l'interjection *onong* [o nɔŋ] pouvant sonner comme l'exclamation négative « oh non ! » mais signifiant de fait « au nom (de Dieu) », de même son. Enfin, la charge sémantique de l'interjection est souvent portée par l'intonation du mot *hein* dans l'expression typique « je te dis que hein » (*MC* 98, 127, 153, 305), et d'autres modifications syntaxiques – la troncation de l'adverbe interrogatif *est-ce que* qui donne *que*, par exemple – structurent le champ sémantique du français parlé au Cameroun.

À ces particularités morphosyntaxiques tirées de *Mboudjak* s'ajoutent des néologies, issues du répertoire sociolinguistique ou créées de toute pièce par l'écrivain. Si l'orthographe de *mainnant* (maintenant, *MC* 167, 313, 381), *jamain* (jamais, *MC* 51-52) et *nessa* (n'est-ce pas, *MC* 42, 190, 223, 231) restitue l'inflexion locale telle qu'interprétée à l'écrit par Nganang, tout comme « plus mieux » (*MC* 14, 31, 62), fréquent dans le langage populaire mais admis dans la variété mésolectale en contexte détendu, d'autres substantifs semblent davantage découler de la créativité langagière : *camerouniaiserie* (*MC* 132), *franpatois* (*MC* 171), *etoophilie* et *etoolâtre* (*MC* 191) relèvent du jeu de mots. Mots valises et mots soudés par enchaînement phonétique (Cameroun + niaiserie), ces procédés ajoutent une connotation (auto)ironique au premier terme pris isolément désignant ainsi des *realia* propres de la culture populaire camerounaise. Par le suffixe *-itude* dans « canitude fière » (*MC* 70) et dans « grangitude du grand » (*MC* 155), l'énonciateur indique respectivement la qualité morale du chien Mboudjak et la reconnaissance sociale de l'aîné (*grang*, « grand » substantivé, en signe de respect), ajoutant une vision personnelle au sens commun. D'autres catégories grammaticales sont également concernées par ce procédé de néologie inspiré de la pratique langagière. Si le verbe « wandayons » (*MC* 172, demandons-nous ou étonnons-nous), du pidgin-English *wanda* (de l'anglais *wonder*), s'inspire de l'emploi courant en milieu urbain, l'adjectif *européen* suit une tendance du langage populaire de la formation adjectivale en *-ique* pour devenir *européanique* dans l'énoncé « mon maître, plongé comme il était dans ses calculs européaniques » (*MC* 15), où le qualificatif trouve sans doute inspiration d'une immersion « océanique » de l'homme d'affaires pris dans ses spéculations, telle que suggérée par le verbe « plongé ». Mais c'est surtout la formation adverbiale en *-ment* qui se prête à la créativité : « ducoutement » (*MC* 171, 187, 226, 397) se forme par dérivation de la locution française « du coup », mais de manière significative « bahateusement » (*MC* 38, litt. « mauvais cœur », avec la malchance) et « mbindiment

[18] Jeanne-Marie Barbéris, « Un emploi déictique propre à l'oral : le 'là' de clôture », in Mary-Annick Morel et Laurent Danon-Boileau (dir.), *La déixis*, Paris, PUF, 1992, pp. 567-578.

mbindiment » (*MC* 43, tout doucement) sont respectivement des dérivés du pidgin-English *bahat* (de l'anglais *bad heart*) et du mot douala *mbindi* (petit, douce). Nous comprenons assez vite que la sociolinguistique et la stylistique réunies nous éclairent sur le rôle grandissant que les parlers locaux et les variétés urbaines occupent vis-à-vis des langues officielles (le français et l'anglais) dans le projet romanesque de Nganang. Ce qui nous en dit davantage sur les relations existantes entre le sociolecte et l'idiolecte dans le contexte politique représenté par l'écrivain.

Le projet romanesque vingt ans plus tard : remettre en cause le français en partage

Dès *Temps de chien*, la langue normée affichée par le chien-narrateur alterne avec des parlers vernaculaires, le camfranglais (ou francanglais[19]) et le pidgin-English, pour montrer finalement que saisir la dynamique sociale est plus important que tout comprendre. Il en résulte des formes différentes de plurilinguisme en contexte où le mélange et l'alternance codiques enrichissent avec désinvolture le français parlé au Cameroun. Le chien-narrateur en est le témoin détaché qui fait de sa perspective particulière l'observatoire de synthèse : « C'est moi, oui c'est moi seul qui interpréterai le monde autour de moi. Je le ferai certes dans leur langage ». (*TC* 39) Sa position d'observateur des sous-quartiers de Yaoundé révèle le fond de sa réflexion sur son entourage, à savoir la déshumanisation des hommes, avant tout chez son maître Massa Yo, fonctionnaire déchu devenu barman égoïste et impitoyable, tout comme chez le fils de ce dernier, Soumi. Il a fallu revenir sur le quotidien de Yaoundé dans *Mboudjak ou les aventures du chien-philosophe* (2022), vu par la même perspective canine, pour saisir le germe de la révolte contre la responsabilité étatique à travers la transformation de la langue. Effectivement, dans ce roman le pidgin-English, et par son intermédiaire l'anglais, véhicule une matrice francofuge et assume un rôle politique d'opposition à la langue française, laquelle conserve un statut dominant, y compris face à l'anglais pourtant co-officiel[20].

La sociolinguistique interactionnelle nous apprend qu'en pratiquant une juxtaposition de formes linguistiques les locuteurs en situation multilingue « ont conscience que leur propre mode de comportement n'est qu'un des modes possibles »[21]. Cela ressort clairement dans l'analyse comparée des deux romans où l'écart temporel de vingt ans et la situation sociopolitique de la « crise anglophone » donnent à voir quelques nouveautés, malgré la continuité structurelle de la base linguistique. Le camfranglais, les langues nationales – surtout le medumba parlé dans le Ndé familial de Nganang –

[19] Carole de Féral passe en revue les différentes appellations enregistrées dans les enquêtes : *camfranglais*, désormais perçu comme désuet par rapport à *francanglais*, est parfois supplanté par *camfrancanglais*, avec des variantes (*francamer* ou *franc-camer*, entre autres). Carole de Féral, « 'Parlers jeunes' : une utile invention ? », *Langage et société*, vol. 3, n. 141, 2012, pp. 24, 29.

[20] En tant que langue officielle intéressant une partie minoritaire de la population, soit les régions anglophones du NOSO. Rappelons également que la capitale politique, Yaoundé, et la capitale économique, Douala, se trouvent respectivement dans les régions du Centre et du Littoral, toutes les deux francophones.

[21] John J. Gumperz, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, La Réunion-Paris, Université de la Réunion/CNRS, L'Harmattan, 1989, p. 63.

et le pidgin-English camerounais continuent de se côtoyer dans *Mboudjak*. En tant que langue composite (à base française) désignée comme un argot en milieu urbain[22], le camfranglais ne cesse de subir un processus d'hybridation par interférence avec les usages locaux où l'anglais dans la forme du pidgin se répand massivement. Ainsi, le pidgin-English, qui joue le rôle de langue véhiculaire, y compris dans les quartiers populaires de Yaoundé dont il est question dans ces romans, négocie sa place à côté des langues nationales. Ce qui s'explique par plusieurs facteurs : d'une part, la présence croissante des rescapés anglophones du NOSO, qui ont le pidgin-English en commun ; d'autre part, la diversité linguistique des locuteurs bamiléké – les principaux utilisateurs du pidgin en zone francophone –, installés dans les grandes villes[23], où ils recourent au pidgin aux côtés du français dans leurs activités commerciales. Ces deux communautés mobilisent des variétés du pidgin[24] aussi bien dans la communication intra-ethnique qu'inter-ethnique[25]. À Madagascar, un quartier à forte densité bamiléké, le milieu populaire est recréé dans *Temps de chien* au sein du bar de Massa Yo. Le medumba en alternance du français y apparait bien souvent comme le signe de contestation contre le gouvernement de « Mbiya » (Biya), alors que Massa Yo reste plutôt neutre, dans ses attitudes comme dans son langage, soucieux de faire profil bas dans ce Cameroun où les enlèvements arbitraires sont à l'ordre du jour. Dans le microcosme romanesque du diptyque, où Massa Yo incarne un prototype de Bamiléké, chaque langue assume un rôle social. À côté du « pidgin de crise » (*MC*, 131, 346), la langue de l'invective, Massa Yo se réfugie dans « le medumba défensif » (*MC* 346), la langue maternelle du recueillement et de la confidentialité « qui ne connaît pas l'insulte » (*MC* 417). Ainsi, au lieu de démarrer la dispute « en français », Massa Yo passe au medumba : « Makena kou fang ndjaa, me jou' jou zou en tchoup la »[26] (*MC* 43), ajoutant à l'alternance codique l'alternance stylistique. Par rapport au pidgin et au medumba, la langue officielle et dominante reste « le français de déclaration publique » (*MC* 346), l'on ne peut plus légitime. Or, cette distinction sociale entre langues, qui a trait à l'existence même de la variation et à la fonction phatique des langues « affectives »[27], est paradigmatique, dans *Mboudjak*, d'un monde qui change à la suite de la « crise anglophone ». Nous constatons que la narration se pidginise progressivement pour plonger la langue de communication (le français) dans un véhiculaire concurrent (à base anglaise). Ce qui est confirmé par l'analyse comparative des occurrences après classement des conversations entre les personnages du roman (la famille de Massa Yo, les voisins du quartier et le monde animal de Mboudjak). Cette analyse montre une inflexion dans le continuum linguistique à base française dès lors que les variétés du français diminuent en faveur du pidgin-English, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant.

[22] Cf. André-Marie Ntsobé, Edmond Biloa, George Echu, *Le camfranglais : quelle parlure ? Étude linguistique et sociolinguistique*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2008, pp. 41-42, 49.
[23] Une tradition entrepreneuriale incite les populations bamiléké à migrer à travers l'ensemble du territoire camerounais.
[24] Dans un premier temps, Carole de Féral marquait une distinction entre PEA – pidgin-English parlé par les anglophones – et PEF – pidgin-English parlé par les francophones –, nuancée par la suite. Carole de Féral, « Ce que parler pidgin veut dire », art. cit., pp. 114-120.
[25] *Ibid.*, pp. 104-106.
[26] « Màkena (éloge), laisse comme ça, j'ai compris ce que tu as dit ». Nous traduisons.
[27] William Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, [1972] 1976, pp. 341, 353.

Cette dynamique linguistique est véhiculée dans le roman par des personnages-types dans une tension entre inertie et émergence. Le décor d'ouverture de *Mboudjak*, on l'a dit, reste celui de *Temps de chien* de même que les personnages : Massa Yo, son épouse Mama Mado et leur fils Soumi – qui a maintenant une sœur, Demoa - réapparaissent, comme pour dire que vingt ans plus tard rien n'a vraiment changé. Un sentiment de stagnation règne tout au long des premières pages, les habitudes et les commérages se répètent. Pourtant quelque chose de nouveau se produit : un personnage étrange, Odeshi, fait irruption dans la petite histoire de Massa Yo. Il apparaît d'emblée comme un voyou parmi d'autres qui traîne dans les rues de Madagascar et vole la télé de Massa Yo sous ses yeux juste pour regarder un match de football. Il se vante d'avoir fait la prison à Kondengui (Yaoundé), à Mfou (au Centre) et à Bamenda (au Nord-Ouest) mais surtout d'être un intouchable face à la gendarmerie d'État : « 'Ils tirent [une balle] ça ne va pas entrer', il concluait, et pour le démontrer, se fracassait la bouteille de bière sur le crâne. 'Touch dan télé again' » (*MC* 19-20), concluant en pidgin-English pour intimider. Les protagonistes de la crise anglophone entrent en littérature par le pouvoir surnaturel – l'Odeshi, une immunité igbo venant du Nigéria voisin – qui protège les Ambas Boys, les combattants sécessionnistes anglophones en défense de l'Ambazonie[28], contre les balles de la gendarmerie officielle, perçue de fait comme l'organisme de défense du pouvoir tribal centralisateur (francophone et assimilationniste). Les massacres silencieux poussent la population à se réfugier de l'autre côté du Mungo, surtout vers les capitales des régions francophones, Douala et Yaoundé. Et l'attitude de Massa Yo, qui dit vouloir appeler la « gendarmerie » pour récupérer sa télé, traduit clairement cette relative indifférence à la répression au NOSO. De son côté, Massa Yo est projeté dans son business de réussite confirmant le cliché du Bamiléké qui compte son argent – « Non mama, a di tell you, calcule encore bien, ça donne unmionquassangmitroisang » (*MC* 11) – « conclua[nt] ses calculs mentaux ainsi, 'affaire ngkap baa affaire sérieuse' » (*MC* 12), dans un français mélangé aux langues de la région de l'Ouest (affaire argent c'est une affaire sérieuse). Le « ngkap », terme symboliquement chargé en pays Bamiléké dont il est issu, désigne la richesse et le prestige, voire l'héritage. Ancien fonctionnaire licencié et barman dans *Temps de chien*, il devient, dans *Mboudjak*, *feyman* – un escroc en pidgin-English, mot couramment employé en camfranglais, bien qu'il aime se définir « homme d'affaire » –, grâce à sa « panaméenne de sœur » (*MC* 22) qui démarre pour son compte un commerce d'import/export via la Belgique. Cette sœur apparaît uniquement dans les coups de fil avec son frère, sur la ligne Orange, au son de la Marseillaise qui alterne avec l'hymne national camerounais paramétré sur la ligne Camtel. Nous comprenons vite que Massa Yo s'attire les envies du quartier Madagascar, désormais défini comme invivable. D'où sa fuite vers Santa Barbara, un quartier résidentiel huppé de Yaoundé, qui devient finalement le creuset de la diversité ethnolinguistique camerounaise à proximité des instances du pouvoir bâties sur le tribalisme politique.

[28] Tirant son nom de la baie d'Ambas, jugée stratégique pour ses gisements pétroliers à proximité du port de Limbé, l'Ambazonie est un État autoproclamé par les groupes séparatistes qui revendiquent l'indépendance de la République du Cameroun francophone.

La fonction politique du pidgin dans l'écriture littéraire

Vue depuis Santa Barbara, Yaoundé apparaît plus que jamais comme la « ville de l'entrisme » (*MC* 136) où l'on recrute les adeptes du pouvoir afin de renforcer l'appareil de l'État. Ici l'appartenance politique se confond avec l'appartenance tribale. En effet, les communautés identitaires jouent un rôle central au sein du microcosme social représenté par la cour de Massa Yo. Le narrateur – et avec lui l'écrivain – le rebaptise le « koungang », qui est à la base une danse bamiléké mais dont le mot est employé pour désigner la sociabilité primaire du bavardage, situé dans l'espace intermédiaire entre le *foyer* et la *cité*, soit un espace qui n'est plus vraiment privé ni tout à fait public. Les personnages qu'on y rencontre restituent, au-delà des stéréotypes ethniques, la complexité sociale et culturelle de la capitale politique. Massa Yo est un Bamiléké qui se revendique apolitique mais garde sur lui une photo de Biya et le carte du RDPC – le parti au pouvoir –, par prudence plus que par conviction. Monsieur Ondoa se dit un Beti – l'ethnie de Biya – opposant du parti au pouvoir. Le chef de quartier Edimo, proche d'un ministre, est issu du Centre tout comme le jeune locataire de Massa Yo, Atango, surnommé Boza (diminutif de *bozayeur*, le migrant irrégulier vers l'Europe), qui finit par intégrer le BIR (Bataillon d'intervention rapide), une « armée dans l'armée nationale camerounaise », lit-on dans l'une des rares notes de bas de page, « milice tribale du tyran, garante de son pouvoir » (*MC* 232), envoyée dans les régions anglophones pour entretenir la répression. Enfin la cousine « de Bali », débarquée chez Massa Yo avec sa jeune fille Bello, est originaire de Bamenda et avec elle c'est l'histoire récente du NOSO qui entre à Yaoundé. Le foisonnement linguistique qui caractérisait *Temps de chien* et, dans une moindre mesure, la première moitié de *Mboudjak*, semble s'estomper. Le camfranglais est quasiment absent dans la seconde moitié du roman où la variété anglophone du pidgin remplace la variété francophone et côtoie le medumba, davantage présent dans la communication familiale.

Le pidgin-English, la seule langue de communication entre la cousine Ma Bobga et la famille de Massa Yo[29], s'impose donc en milieu francophone jusqu'à supplanter le français dans l'économie du roman, y compris celui du narrateur. Il suffit de parcourir les derniers chapitres pour s'apercevoir que les nombreuses pages écrites en pidgin-English, sans traduction ni note de bas de page, relèvent d'une stratégie narrative qui trouve une explication dans la structure spéculaire du roman divisé en deux Livres de même taille : « Les oiseaux du paradis » (pp. 10-218) et « La chienlit » (pp. 219-441), sans doute signifiant le calme apparent par le brassage sociolinguistique qui annonce le désordre sociopolitique. L'analyse quantitative des occurrences montre que les conversations en pidgin-English augmentent progressivement d'un livre à l'autre (894 mots dans « Les oiseaux du paradis » ; 7278 mots dans « La chienlit ») jusqu'à faire huit fois la taille du sous-corpus en pidgin, principalement en raison des chapitres entièrement écrits en pidgin-English. Tout au long du premier livre germent les prémisses d'une révolte, celle des jeunes opposants au pouvoir, au rythme de la Marseillaise qui sonne sur le téléphone de Massa Yo, alors que dans le deuxième livre fait irruption le récit non censuré des fugitifs anglophones. Si sur le premier volet pèse la tradition centralisatrice de l'ancien Cameroun français, le deuxième volet s'oppose

[29] Bien que le medumba soit parlé à Bali par les Bahouoc, seule implantation dans le Nord-Ouest du Cameroun.

au premier reliant la répression actuelle aux revendications des Anglophones minoritaires qui veulent rétablir le fédéralisme. Le dixième commandement récité par le chien-narrateur ouvre « La chienlit » en pidgin-English – « *Wata na wata* », le slogan de l'Ambazonie libre pour la paix au Cameroun –, ce qui semble répondre à un choix politique. Une progressive désinscription énonciative du narrateur produisant un *effet* d'objectivité[30], ainsi qu'une diminution des verbes introducteurs, marque un point zéro du discours représenté sans embrayeurs, ce qui devient problématique en termes d'intelligibilité du texte. L'histoire non reconnue (par le pouvoir central) dans une langue non officielle (l'anglais « cassé ») d'une communauté minoritaire au Cameroun est maintenant placée sur le devant de la scène sans intermédiaires. Le récit représenté en guise d'épilogue réplique sur le plan textuel le refus de rester confinée dans le périmètre linguistique d'une variété considérée comme basse et dans celui de l'invisibilité politique.

Du point de vue narratif, la diffusion du pidgin au sein de la population camerounaise francophone dont la cour de Massa Yo est un échantillon, diffusion accélérée par les flux de déplacés internes, fait qu'il devenait désormais inutile d'avoir recours aux traductions du jeune Anglobami, tant le récit du drame peut se passer d'intermédiation linguistique. Faisant écho à la figure issue du jargon politique qui désigne « le sujet dissident au sein de l'État tribal »[31], Anglobami (*Bami*léké *anglo*phone) est le jeune du groupe tiraillé « entre deux feux » (*MC* 227), ni « tontinard »[32], épithète par lequel est désigné l'opposant du pouvoir généralement d'origine bamiléké, ni « sardinard », un adepte du pouvoir ayant bénéficié des boîtes de sardines offertes par le parti de Biya. Dans cette nouvelle génération, le destin fatal de Boza, le jeune débrouillard du quartier enrôlé au NOSO, précise le drame de la crise anglophone « en miniature » (*MC* 433) tel qu'il se dessine dans la cour de Massa Yo. Celui-ci, à l'instar des Bamiléké de sa génération qui ont connu la répression coloniale pendant les luttes pour l'indépendance à l'Ouest, « avait plutôt choisi le changement dans la paix » (*MC* 227). La motivation intime en était de dissimuler la « honte du Bamiléké »[33] inscrite dans le *Lock Nshu* (de l'anglais *lock*, « fermer », et *nshu*, « (la) bouche » en pays bamiléké), l'expression populaire de l'Ouest qui alimente l'image du Bamiléké silencieux. C'est à la lumière de ce décalage entre générations que les variétés de l'anglais véhiculaire au-delà et en-deçà du Mungo assume un rôle majeur dans un pays où la désignation nationale de « République du Cameroun » se confond avec le Cameroun sous tutelle française. La stigmatisation tribale des *Bangrissi* – les Anglophones – trouve donc son origine dans la création des Bamiléké dépeints par la littérature coloniale comme les étrangers de l'intérieur[34]. Les Bamiléké du NOSO (anglophones) et ceux de l'Ouest (francophones) constituent – Nganang le précise – les marginalisés du pouvoir central, d'où leur désignation d'« ennemis de la république »[35].

[30] Alain Rabatel, *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, [1998] 2015, p. 11.
[31] Patrice Nganang, *La recette du porc*, cit., pp. 16-17.
[32] En référence à la tontine, le système d'entraide typique à l'Ouest du Cameroun.
[33] Raoul Djimeli, « Les Bamiléké et l'engagement politique dans l'écriture de Patrice Nganang : lecture de *Empreintes de crabe* », in AA.VV., *Symposium sur l'œuvre de Patrice Nganang*, Le Plessis-Trévise, Teham, 2023, pp. 53-70 : p. 61.
[34] Thomas Deltombe *et al.*, *La guerre du Cameroun. L'invention de la Françafrique 1948-1971*, Paris, La Découverte, 2016, pp. 174-177.
[35] Patrice Nganang, *La révolte anglophone. Essais de liberté de prison et d'exil*, Le Plessis-Trévise, Teham, 2018, p. 43. Dorénavant *RA* dans le texte, suivi du numéro de page.

C'est, de fait, dans le livre deuxième qu'est célébrée la prise de parole du sujet camerounais issu du NOSO : la langue d'Odeshi, Ma Bobga, Bello et ses deux frères Ambas Boys, Hamza et Kabila, atteint l'instance narrative portée par Bello, l'énonciateur cité qui finit par orienter le récit : « 'We be fo Muyuka', reprit Bello, de sa voix la plus calme, ouvrant ses bras. 'Mama be fo town searching. She di lep me fo long [...]' » (*MC* 439, « Nous sommes à Muyuka [...] Maman est en train de chercher [Kabila et Hamza] au quartier. Elle m'a laissée à la maison [...] »[36]), où l'introduction de Bello par le narrateur constitue le dernier acte de l'énonciation en français. Cela traduit un échec du français, le standard jouant le rôle de « lieu de tensions sans fin »[37], en ce qu'il se trouve désormais diminué dans l'espace romanesque. Une telle réduction correspond, dans l'espace sociopolitique actuel, à l'expansion d'une insurrection contre le « viol francophone » (*RA* 177) et, par conséquent, à une décentralisation.

En définitive, cette résistance francofuge, qui signifie essentiellement la lutte contre l'impensé colonial, ne pouvait s'exprimer que par le défaut verbal de Bello, traumatisée par la guerre. Ses mugissements ne sont compris que par le monde animal de Mboudjak et en partie par sa mère. Une mère et un chien-philosophe des bidonvilles – transfiguration de l'artiste « d'en bas » – ont ceci en commun qu'ils connaissent le langage primaire par la seule force de l'instinct, opposé à la langue du pouvoir. Aussi, Nganang pourrait avoir puisé dans le substrat culturel bamiléké pour attribuer au pidgin-English la fonction littéraire de « langue secrète »[38]. En effet, s'il est vrai que le pidgin-English n'est employé en famille que dans le cadre de plaisanteries ou d'insultes, sinon pour assurer la communication entre proches sans être compris par l'environnement social immédiat, il est possible de percevoir en Mboudjak et ses camarades des « frères » à qui confier l'inavouable des violences subies. Voici que le monde animal s'unit d'empathie à Bello, d'abord par l'interpellation en français vernaculaire mélangé au pidgin – « Bello, tell nous nor, tu as donc traversé le Noso, et tu n'as plus jamais resee tes frères ? » (*MC* 438) – puis directement en pidgin : « You no sabi where dem day? » (*MC* 438, « Tu ne sais pas où ils sont ? »), ce à quoi Bello répond par sa tirade conclusive en pidgin-English. Dans le premier énoncé, les traces du pidgin concernent uniquement le lexique, sans transformation morphologique des verbes – « *tell* nous », « tu n'as plus jamais *resee* » –, et n'entravent pas l'intelligibilité du texte pour le lecteur francophone ; alors que dans l'énoncé suivant la conversation entière bascule d'une variété française à une variété anglaise. La nature même du pacte communicationnel avec le destinataire est ainsi remise en question.

La rupture linguistique entre le récepteur/lecteur francophone et le locuteur anglophone, représentée par l'énonciation de Bello qui joue le rôle de focalisateur, atteint donc son apogée dans cette scène inaudible aux humains mais transcrite en pidgin-English (*MC* 439-441) de sorte que le récit de Bello et celui des Anglophones révoltés finissent par se superposer. L'expression finale devenue slogan ambazonien, « Na last time be time » (« rira bien qui rira le dernier »), déclare la force illocutoire de la parole qui se produit par une présence auctoriale effacée verbalement mais bien visible dans la

[36] Nous traduisons.
[37] Françoise Gadet, *op. cit.*, p. 115.
[38] Carole de Féral, « Ce que parler pidgin veut dire », cit., pp. 111-112.

reconstruction paratextuelle. La voix de Bello et celle de Nganang coïncident dans ce qu'Alain Rabatel appelle un *sujet de conscience*[39] distinct du narrateur, à travers l'abandon de la langue dominante et l'adoption de la voix des Anglophones en guerre, enfin comprise par Massa Yo. C'est là que ce dernier se confronte avec le *lock nshu* et se solidarise avec la révolte menée par son fils Soumi qui, d'un livre à l'autre de la première trilogie de Nganang, porte plusieurs traits de l'écrivain et qui, comme l'écrivain, soutient le « président-élu » (*MC* 229, 409) Maurice Kamto.

Le concierge de la République : l'architecture auctoriale

Le chapitre d'ouverture de l'essai *La Révolte anglophone* (2018), « Le Concierge de la République », fournit la grille de lecture des parties « Historique », « Linguistique », « Politique » et « Pragmatique », suivies de quatre « Écrits de prison » et plusieurs « Notes d'exil », datant de l'époque où Nganang fut arrêté à Yaoundé. La réflexion sur l'origine coloniale de la création des Anglophones et des Francophones se prolonge autour de la question linguistique qui assure le pouvoir en place par la réitération du geste assimilationniste français – « 'ils détruisent tout ce qu'ils ne peuvent pas assimiler', dit-il. 'Comme les Francophones, nor' » (*MC* 407). Or ce qui fait le « noyau de la république », nous dit Nganang, c'est la « relation entre inconnus » (*RA* 9) dont l'histoire est confiée à l'écrivain engagé qui a le devoir du « fonctionnaire » (*RA* 10) de traiter chaque dossier, à l'instar du concierge, détenteur des clés de l'institution publique. L'autoassignation en « Concierge de la République », qui accompagne le nom d'auteur sur les deux couvertures de romans sortis d'un même coup en 2022 – *Premier président noir de France* et *Mboudjak* – et conclut ses chroniques et posts Facebook en guise de signature, participe de la construction de l'auteur et lui confère une valeur particulière qui relève à la fois de la mise en scène littéraire, de l'acte dissident et de l'engagement politique. La genèse de cette construction doit être repérée au sein du premier triptyque (1997-2003) où Soumi apparaît pour la première fois et dont les fonctions se tissent avec celles du chien-philosophe, les deux informant sur le projet de Nganang lui-même. L'imbrication des trois figures confirme que l'univocité du sujet parlant n'est qu'un artifice. Rabatel n'hésite pas à dénoncer « le mythe de l'unicité (et de la majesté) »[40], car c'est dans les représentations de la parole plurielle que le sujet exprime sa complexité. Ce qui justifie le repérage de différentes figures énonciatives tirées du texte et du paratexte dont il est issu et qu'il construit en même temps.

Le chien-narrateur prend en charge les arguments de Soumi, devenu « tontinard », à propos des élections truquées de 2018 face à la naïveté de son maître : « Évidemment, c'était ne pas connaître Biya » (*MC* 227). Il s'unit aux protestations des chiens du quartier lorsque Biya gagne avec une majorité écrasante, décrétée à travers la francophonisation quasi exclusive des institutions au Cameroun (*RA* 43). Face à ce système tentaculaire du politique tribalisé – où les opposants sont des ennemis

[39] Alain Rabatel, *La construction textuelle du point de vue*, cit., p. 16, note 3.
[40] Alain Rabatel, « Idiolecte et re-présentation du discours de l'autre dans le discours d'ego », *Cahiers de praxématique*, n. 44, 2005, pp. 93-116 : p. 99.

– seule l'union dans une même voix dissidente peut résister et le Concierge-Nganang se charge de la véhiculer[41]. C'est dans ce geste collectif de l'énonciateur-scripteur démultiplié qu'au fil des livres et des années le chien-philosophe assume le rôle paradoxal du chien de garde boiteux et du chien errant illuminé. Davantage porté par la main sûre de son maître que guide lui-même, quoiqu'« à l'avant-garde de sa marche » (*TC* 13-14), Mboudjak occupe un statut hybride, élu et maudit. En effet, si au début de *Temps de chien*, il se flattait du nom choisi par son maître – « main qui cherche » (*TC* 13) – pour désigner « sa main infaillible, son bras visionnaire du chemin » (*TC* 13) faisant de lui un « timonier » capable de montrer aux hommes « la cachette pudique de la vérité » (*TC* 13), assez rapidement il devient le bouc émissaire de son maître et de son fils Soumi, par extension du genre humain. La symbolique anthropomorphe se poursuit dans *Mboudjak* lorsqu'il assume plus explicitement le caractère du « kouandiang ». Le chien peureux et paresseux, qui n'assure pas la protection comme le ferait un chien de garde – transfiguration romanesque de l'humiliation portée par le *lock nshu* en zone bamiléké ? –, recèle en vérité les vertus du chien errant qui, pour survivre, doit développer son flair. Inoffensif, marginal, côtoyant les humains tout en restant à l'écart, en bas de l'échelle sociale, le « kouandiang » révèle le point de vue caché, le *regard non vu* qui se traduit en linguistique discursive par l'énonciation désembrayée du langage tout court que l'écrivain réinterprète dans la construction littéraire de l'alphabet[42]. À ce stade, nous aurions tort de sous-estimer la métaphore du flair si l'on considère la signification rituelle en région bamiléké du *cadi*, le « serment du chien »[43] qui, à l'époque du maquis[44], consistait en une confession ou un serment de fidélité au gouvernement accompagné d'une cérémonie de sépulture d'un chien vivant. Considéré comme un détecteur de mensonge par son flair, le chien est utilisé dans la tradition des chefferies de l'Ouest pour dépister les traîtres et les indignes ; d'où la symbolique littéraire du chien qui dévoile le revers du visible, non détectable par les humains, et sa nécessaire condamnation à mort rituelle, à laquelle correspond l'exil de l'écrivain.

En définitive, n'ayant pas abandonné l'aptitude du chien errant de sentir – donc de prévoir –, le chien-philosophe se meut en gardien de l'édifice de la République dès lors que le narrateur prend en charge le récit d'un prisonnier – Mouthé – à Kondengui, la cave de l'institution : « Dans ma cave, c'est là où j'ai know moi qu'il ne peut que y avoir une solidarité avec les damnés de la République. [...] Les Ambazoniens et moi nous avons partagé la même cellule, la même cave. » (*MC* 391) Etoudi et Kondengui, les institutions spéculaires à Yaoundé, respectivement les instances « par le haut » et « par le bas » de la même hiérarchie, rappellent de la Conciergerie parisienne la continuité entre l'architecture royale du palais présidentiel – « au salon les Bulu » (*MC* 366) – et la « pyramide carcérale »

[41] La nouvelle crise post-électorale en octobre 2025 au Cameroun ne fait que confirmer avec plus de vigueur ce rôle catalyseur des intellectuels militants à l'aide des réseaux sociaux. La participation massive de la population appelée à « défendre son vote » via les smartphones (plateformes citoyennes, photos et vidéos capturant des scènes de fraudes) et à défier le système répressif dans les rues (manifestations, villes mortes) contre une nouvelle victoire « sur papier » de Paul Biya, ouvre un scénario inédit dans l'histoire politique du Cameroun.

[42] Cf. Patrice Nganang, *L'art de l'alphabet. Pour une écriture préemptive 2*, Limoges, PU Limoges, 2018.

[43] Raoul Djiameli, art. cit., p. 67.

[44] Les luttes anticolonialistes menées par l'UPC (l'Union des Populations du Cameroun) entre les années 1955-70 et fortement réprimées par le pouvoir colonial avec la complicité de quelques chefferies dans la région de l'Ouest et malgré la résistance d'autres. Cf. Thomas Deltombe *et al.*, *op. cit.*, ch. 3, pp. 97-133.

(*MC* 397) – « dans la cave les Bamiléké, au sous-sol les Anglophones » (*MC* 366) –, où les Ambazoniens occupent, comme les *pailleux*, les espaces les plus sombres et infimes de la cave (*MC* 390-391). Le Concierge de la République devient ainsi un cerbère de la forteresse morale et un geôlier implacable de la surveillance citoyenne pour l'avènement de la Deuxième République qui – selon ses dires dans l'*excipit* de *La Révolte anglophone* – ne pourra être que fédérale. Le *ngalum* – prison en pidgin – devient l'endroit d'un nouveau partage où l'anglais dans la variation du pidgin signifie dans le Cameroun de la répression la compassion entre dissidents et l'intimité, dont témoigne le poème à sa fille Nomsa, âgée de huit ans à l'époque de l'incarcération de Nganang. Le pidgin est encore l'arme symbolique de la lutte collective des minorités camerounaises du « Grand-Ouest » et l'écrivain est pour Nganang le *jongleur* qui rappelle fortement l'artiste-démiurge de l'un de ses mentors Soyinka, l'intermédiaire transformateur d'inspiration yoruba ; ou, encore, la sentinelle de l'arme non-violente à « vingt-six balles rondes » (*RA* 62) la plus puissante, l'*alphabet* soit la matrice de la langue et l'allié principal du Code pénal pour une refondation participative et un nouveau contrat social (*RA* 172-174).

Conclusion

Vingt ans après *Temps de chien*, la reprise de la perspective canine dans *Mboudjak* est l'occasion pour Patrice Nganang de raconter la répression dans les régions anglophones du Cameroun à travers la petite histoire de Massa Yo et de sa famille. La mise à mal de la langue de communication caractérisée par les interférences et alternances en situation de crise, qui voit le français camerounais progressivement supplanté par le pidgin-English, est le symptôme principal d'une époque où la parole littéraire doit s'engager davantage dans l'autonomisation à travers une réflexion qui touche à la fois le domaine politique, linguistique et littéraire. La variété du langage urbain relevée dans *Temps de chien*, où le camfranglais côtoie différentes langues locales pour donner un français réapproprié, se transforme dans *Mboudjak* à mesure que Massa Yo reçoit la famille rescapée du NOSO de sorte que le medumba de l'Ouest Cameroun et le pidgin des régions anglophones dominent l'énonciation jusqu'à envahir la narration finalement éloignée de tout attache au français.

À travers le monde animalier, Nganang récupère les symboles de la stigmatisation sociale dans cette partie du pays où les Bamilékés d'abord et les Anglophones ensuite se découvrent « étrangers », comme ce fut le cas pour les Tutsi au Rwanda, les uns et les autres relevant d'une fabrication (néo) coloniale. À travers le rapprochement entre le génocide des Tutsi au Rwanda et le massacre des Bamiléké, largement développé dans ses essais (2007, 2018, 2020), Nganang pointe avec force la menace du langage tribaliste dans le débat public qui animalise le groupe stigmatisé. Le cochon dans *La recette du porc* et le chien dans le diptyque de Mboudjak recoupent les deux signifiants de l'insulte tribale qui déterminent le point de vue particulier de l'écrivain de terrain. Nganang ne manque pas de rappeler que son incarcération résulte clairement de son engagement en soutien aux Camerounais anglophones contre le pouvoir central francophone. Si le projet d'écrire *Mboudjak* en anglais n'a pas abouti, force est de constater que dans son dernier projet de publication, *Scale boy* (prévue en 2026), Nganang scelle son rejet du français comme langue littéraire. Lorsque Nganang affirme que « le Rwanda est le

cimetière de la négritude »[45] il salue le geste francofuge mené par le gouvernement de Kagame, de préférer l'anglais comme réponse post-génocidaire à une fabrication coloniale, non sans célébrer la « poétique de l'alphabet », l'instrument d'écriture, qui transcende toutes les langues particulières et leurs primautés prétendues sur d'autres langues. Il en résulte, à l'état actuel, que l'auteur camerounais joue la carte de la provocation pour se faire une place dans le champ littéraire mondialisé et sortir du régionalisme un événement national majeur réduit à une simple « crise » locale.

Références bibliographiques

Laurain Assipolo, « Le morphème polyfonctionnel *là* en français d'Afrique et du Cameroun », in Oreste Floquet (dir.), *Aspects linguistiques et sociolinguistiques du français africain*, Roma, Sapienza University press, (« Studi e ricerche »), 2018, pp. 157-172.

Jeanne-Marie Barbéris, « Un emploi déictique propre à l'oral : le 'là' de clôture », in Mary-Annick Morel et Laurent Danon-Boileau (dir.), *La déixis*, Paris, PUF, 1992, pp. 567-578.

Louis-Jean Calvet, *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974.

Thomas Deltombe, Manuel Domergue, Jacob Tatsitsa, *La guerre du Cameroun. L'invention de la Françafrique 1948-1971*, Paris, La Découverte, 2016.

Raoul Djimeli, « Les Bamiléké et l'engagement politique dans l'écriture de Patrice Nganang : lecture de *Empreintes de crabe* », in AA.VV., *Symposium sur l'œuvre de Patrice Nganang*, Le Plessis-Trévise, Teham, 2023, pp. 53-70.

Carole de Féral, « Ce que parler pidgin veut dire. Essai de définition linguistique et sociolinguistique du pidgin english camerounais », in Gabriel Manessy, Paul Wald (dir.), *Plurilinguisme : normes, situations, stratégies. Études sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan, 1979, pp. 103-127.

Carole de Féral, « Appropriation du français dans le sud du Cameroun », in Carole de Féral, Francis-Marie Gandon (dir.), « 'Le français en Afrique noire', faits d'appropriation », *Langue française*, n. 104, 1994, pp. 37-48.

Carole de Féral, « 'Parlers jeunes' : une utile invention ? », *Langage et société*, vol. 3, n. 141, 2012, pp. 21-46.

Valentin Feussi, « Le francanglais dans une dynamique fonctionnelle : une construction sociale et identitaire du 'jeune' francophone au Cameroun », *Le français en Afrique*, n. 23, 2008, p. 33-50.

Francis Fosso, « Le camfranglais : une praxéogénie complexe et iconoclaste », in Gervais Mendo Ze (dir.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie : éléments de stratégies*, Paris, Publisud, 1999, pp. 178-194.

Françoise Gadet, *La variation sociale en français*, Paris, Ophrys, 2007.

John J. Gumperz, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, La Réunion/Paris, Université de la Réunion/CNRS, L'harmattan, 1989.

[45] Patrice Nganang, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Homnisphères, 2007, p. 246.

Jean-Marie Klinkenberg, *La langue dans la cité. Vivre et penser l'équité culturelle*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2015.

William Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Les Éditions de Minuit, [1972] 1976.

Aurélie Lefebvre, « La parole des sous-quartiers dans *Temps de chien* de Patrice Nganang : thématisation et représentation du plurilinguisme urbain », *Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest*, n. 2, 2007, pp. 159-174.

Serge Miville, Alban Bargain-Villéger, « Vers un modèle 'fugipétique' : francofugies et francopéties en France et au Canada », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 26, n. 1, 2017, pp. 163-169.

Patrice Nganang, *Temps de chien*, Paris, Le Serpent à plumes, 2001.

Patrice Nganang, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Homnisphères, 2007.

Patrice Nganang, *L'art de l'alphabet. Pour une écriture préemptive 2*, Limoges, PU Limoges, 2018.

Patrice Nganang, *La Révolte anglophone. Essais de liberté de prison et d'exil*, Le Plessis-Trévise, Teham, 2018.

Patrice Nganang, *La recette du porc. Essai sur l'amour-haine du Bamiléké*, Le Plessis Trévise/Dakar, Teham/NENA, 2020 [version Kindle].

Patrice Nganang, *Mboudjak ou les aventures du chien-philosophe*, Le Plessis Trévise/Dakar, Teham/NENA, 2022 [version Kindle].

André-Marie Ntsobé, Edmond Biloa, George Echu, *Le camfranglais : quelle parlure ? Étude linguistique et sociolinguistique*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2008.

Ladislas Nzessé, « Le français au Cameroun : d'une crise sociopolitique à la vitalité de la langue française », *Le français en Afrique*, n. 24, 2009, pp. 19-47.

Alain Rabatel, *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, [1998] 2015.

Alain Rabatel, « Idiolecte et re-présentation du discours de l'autre dans le discours d'ego », *Cahiers de praxématique*, n. 44, 2005, pp. 93-116.

Paul Zang Zang, « Du français en Afrique au(x) français d'Afrique : quel(s) parcours ? » in Oreste Floquet (dir.), *Aspects linguistiques et sociolinguistiques des français africains*, Roma, Sapienza University press, (« Studi e ricerche »), 2018, pp. 1-19.